

Pendant plusieurs siècles, l'homme Noir semblait n'être né que pour travailler. Travailler dur – comme un Nègre – et travailler pour les autres. Puis, vint un moment – une période d'une vingtaine d'années au début du XX^e siècle – où se trouva campé des deux côtés de l'Atlantique, mais d'abord aux Etats-Unis, un nouvel homme Noir. Un «New Negro» qui brouillait l'image traditionnelle que gardait de lui le monde blanc. Un homme qui suggérait une manière autre, un peu mystérieuse, d'être homme.

Peu après un épuisant conflit armé, d'envergure mondiale, des Européens découvraient que cet Homme Noir, savait aussi chanter, danser comme nul autre, se jouer de lui-même et du rôle historique qui lui avait été dévolu par les principaux profiteurs de la traite des nègres et de l'esclavage. Qu'il savait courir, boxer et rendre les coups. S'évader de la banalité de l'existence dans l'Occident industrialisé, comme pour aller au-devant des conversions salvatrices et des ressources intérieures encore inexplorées.

L'homme noir ! signe de contradiction dans le monde atlantique auquel il s'est trouvé attelé, asservi d'abord, puis associé. Désormais lié à celui-ci. Homme noir, négatif de l'homme blanc, comme lui occidental, mais à l'autre bout d'un axe ; le sudiste

essayant de copier le nordiste, parfois jusqu'à l'incongruité ; sombre reflet d'un modèle pâle, mauvaise conscience de l'amateur blanc de café ou de tabac, doué d'un peu de réflexion ; preuve vivante, enfin, d'une manière inimitable et autre d'être homme, ô combien décourageante pour qui croit avoir tout découvert ou tout créé.

Cette apparition progressive du nouvel homme Noir résulte d'événements divers. La création de *La Revue du Monde Noir* en fait partie. Selon ses fondatrices, Paulette et Jane Nardal, un cercle d'intellectuels noirs, vivant à Paris dans les années trente, a pu être suffisamment structuré et homogène pour se donner une expression commune sous la forme d'une revue mensuelle et bilingue: «C'était une chose à laquelle nous n'avions jamais pensé. Cette revue, ce mouvement, c'est une chose qui devait arriver. Elle est arrivée "comme ça", comme une éclosion brusque. A cette époque les gens étaient préparés à lire une telle revue, se souvient Paulette Nardal¹, d'ailleurs, si l'on regarde le premier numéro, on constate que des Blancs faisaient aussi partie du journal. Il ne s'agissait donc pas essentiellement d'un mouvement *négriste*», poursuit Jane Nardal.

La publication du premier numéro, à l'automne 1931, consacre l'émergence à Paris de courants et de ressources, de forces humaines longtemps tenues en sommeil ou au secret, formant une réalité nouvelle. Non plus politique comme dans les mouvements pan-nègres qui l'ont précédée, mais culturelle et sociologique. Non plus un peuple, une *nation* noire, mais une culture, une âme, un humanisme noir, un *Monde noir*, divers aussi bien qu'ouvert à tous les hommes ou les femmes désireux de s'y enrichir ou simplement de le découvrir.

Les sœurs Nardal rassemblèrent, à Clamart, près de Paris, des descendants des Africains déportés au nouveau Monde et dispersés sous une demi-douzaine de bannières nationales européennes ; elles les présentaient à de vrais Africains, plus récemment colonisés. Au cours de réunions récréatives ou laborieuses, ces Noirs se sentaient habités par un formidable et pacifique défi aux caprices de la géographie et de l'histoire, de la politique et de l'économie. Ils se découvraient une commune manière d'être, de sentir, d'espérer et bientôt, d'agir ! Incapables pour la plupart de retrouver de communes racines africaines, ils se dirent tout simplement "Noirs".

Ils désignaient ainsi, après d'autres penseurs et artistes européens, des apports non-européens, jugés importants pour la communauté universelle des hommes, valeurs irréductibles à la mission assimilationniste de la colonisation française.

Dans une France héritière du credo révolutionnaire et d'une longue tradition chrétienne, dans un Paris de curiosité et d'appréciation, l'absence totale de législation raciale, sinon de préjugés plus ou moins consciemment racistes, bannissait toute nécessité, toute tentation de ghetto. Les valeurs humaines de la race noire se présentaient comme un patrimoine retrouvé et un trésor à faire connaître. L'admiration pour ces valeurs, de la part d'hommes de culture et de science européens et parisiens, fut pour ces Noirs, non seulement un encouragement, mais souvent aussi un enseignement sur leur propre nature.

Il semble aujourd'hui tout à fait évident et naturel que cette revue bilingue ait vu le jour à cette époque de l'histoire contemporaine dans un Paris ouvert à toutes les langues, toutes les recherches et toutes les expériences. Elle doit sa conception même à la culture de ces jeunes Antillaises francophones poursuivant des études d'anglais à la Sorbonne ou familiarisées avec cette langue au

cours de vacances aux Antilles anglaises. Elles surent offrir l'occasion de s'exprimer librement aux écrivains issus de ces îles et surtout à ceux des États-Unis, connaissant peu le français. Démultipliant ainsi auprès des Haïtiens et des Africains, peu entraînés à parler l'anglais, les valeurs révolutionnaires que leur livrait la lecture des poèmes, essais et romans américains.

Dernier survivant de l'équipe amicale et familiale de *La Revue du Monde Noir*, il me revient de faire revivre ce climat négro-parisien dans lequel j'évoluais, khâgneux au Lycée Louis-le-Grand, puis étudiant en Sorbonne où je poursuivais des études d'anglais, avant d'être en contact avec l'intelligentsia noire américaine à Howard University, Washington, à l'université d'Atlanta et à Harlem. J'évoquerai quelques figures d'hommes et de femmes qui entourèrent la revue dans ses débuts et dont la personnalité imprima sa marque à une publication qui n'était que l'expression partielle de ce qui se vivait et se disait dans cette maison de Clamart. Quant à son contenu idéologique il a été évalué dans plusieurs ouvrages fondamentaux.

Dans une étude très documentée, Philippe Dewitte² consacre onze pages et de nombreuses notes à "*La Revue du Monde Noir et l'Âme Nègre*", précisant l'apport spécifique de cette revue éphémère à une longue série d'initiatives politiques et culturelles pour secouer le joug colonial, bâtir une véritable identité nègre et alerter l'opinion publique métropolitaine, qui ne connaissait guère que les aspects les plus flatteurs de la colonisation, comme la spectaculaire Exposition Coloniale de Vincennes en 1931.

Evoquant, pour sa part, l'influence des écrivains noirs américains sur les intellectuels noirs de France et des Antilles, Michel Fabre, dans *La Rive Noire*³, rappelle la longue tradition d'accueil et de sympathie que trouvèrent en France, et surtout à Paris, nombre

d'hommes de culture, noirs d'Amérique du Nord, artistes, écrivains, musiciens qui y séjournèrent plus ou moins longtemps. C'est de ces rencontres bilingues à Clamart que naquit, en partie, *La Revue du Monde Noir* dont Michel Fabre présente les objectifs et les principaux auteurs.

Dans *La Littérature Nègre* ⁴, Jacques Chevrier s'attache à l'étude des grands écrivains nègres francophones d'Afrique et de Madagascar, et de la diaspora noire. Aucun article de *La Revue du Monde Noir* ne portera la signature de ces écrivains dont les œuvres majeures n'auraient pas trouvé place dans un périodique, mais deux ou trois d'entre eux fréquentèrent le cercle d'amis de Clamart et annoncèrent des articles qui ne purent voir le jour avec l'arrêt brutal de la revue après son sixième numéro.

Les multiples événements de la vie publique de ces années trente excitaient diversement, allant même parfois jusqu'à la griser, une sensibilité noire perpétuellement éveillée face au monde blanc. Peu à peu elle prenait sa place dans l'actualité et la culture de la capitale française, pour se fondre bientôt – portée par le mondialisme pacifiste de la Société des Nations – dans la culture internationale moderne. Cette percée n'a cessé de s'amplifier.

Revenant à Clamart, on essaiera de faire revivre ces rencontres littéraires et musicales de parents, d'habitues ou de visiteurs dans l'appartement des sœurs Nardal, ces hôtes martiniquaises dont le sens de l'accueil encourageait, en particulier chez les jeunes et les étudiants, une créativité joyeusement partagée, et reprenait, dans cette proche banlieue de Paris, les traditions mondaines du « petit pays ».

Naissance parisienne du "Nègre"

Les premières remises en question de la place des Noirs dans l'ensemble français se produisirent pendant et juste après la Première Guerre mondiale. Mouvements panafricains et manifestes nègres aspiraient alors à renverser le cours de l'Histoire en ramenant sur la terre ancestrale les Africains déportés, esclaves aux Amériques et devenus minorités inassimilables ou condamnées à se perdre.

Rejetant assimilation et métissage, ces mouvements tentèrent de créer un nationalisme, sinon un racisme noir, hostile à toute collaboration interraciale. *La Revue du Monde Noir* procède d'une autre manifestation du génie de la race noire, cette fois, sous une forme culturelle et en direction du public français et européen dont elle avait réussi à gagner la sympathie en particulier par les valeurs universelles, et pourtant authentiquement nègres, de la musique et de la danse noire américaines. Celle-ci précédèrent et accompagnèrent l'expression littéraire de la philosophie du « New Negro Movement » américain.

Des Noirs français des Antilles y puisèrent de quoi structurer et nourrir une conscience de race naissante qui trouva des accents originaux dans la *Revue du Monde Noir*, dans les publications estudiantines qui suivirent et dans les œuvres poétiques maîtresses qui fondèrent la Négritude. Le métissage biologique et culturel de ces écrivains, leur citoyenneté française, libre de tout critère racial, leur milieu de vie enfin, les orientaient assez naturellement vers une certaine collaboration avec un monde blanc en dehors duquel ils n'avaient aucune existence politique. Il

en était tout autrement des Noirs Américains encore victimes dans leur pays des restrictions et injustices du préjugé de couleur, de la discrimination et de la ségrégation raciales.

Ainsi pendant une quinzaine d'années, dans ce Paris d'après-guerre, déferlèrent en vagues successives, musique de Jazz et Charleston : la Revue Nègre du théâtre des Champs Élysées révélant au public européen la future reine des Folies-Bergère et du Casino de Paris, Joséphine Baker, incarnation inédite autant qu'inimitable de la féminité noire ; les negro spirituals de Roland Hayes ; orchestres antillais et biguines créoles des Bals Nègres ; sculptures africaines bouleversant tous les canons de la beauté classique ; publications de Noirs français des Antilles dont un prix Goncourt ; avec en sourdine, mais de façon déterminante pour certains, les rares exemplaires de l'Anthologie d'écrivains noirs des États-Unis réunie par le professeur Alain Locke⁵. Tout autant qu'un regain de vie, le public français, saigné par la guerre, découvrait là une manière nouvelle et enrichissante d'être homme. Décernant en 1921, le Prix Goncourt au « véritable roman nègre », *Batouala*, de René Maran, Antillais d'ascendance guyanaise devenu administrateur de la France d'outre-mer, le jury parisien consacrait la protestation vigoureuse contre l'œuvre déshumanisante de la colonisation. Ce n'était pas un regard "nègre" que portait ce haut fonctionnaire noir, entièrement formé à la culture française, sur une entreprise qu'il était chargé de promouvoir. Si son origine et sa couleur donnaient à sa mission quelque chose de paradoxal aux yeux d'autrui, c'est au nom de la logique propre de l'esprit français et de la mission "civilisatrice" de son pays qu'il voulait en appeler à l'opinion publique française. Lorsque, dix ans après, *La Revue du Monde Noir* fut mise en chantier, l'émotion soulevée par cette violente dénonciation était retombée, et René Maran, démis de ses responsabilités *coloniales*,

en devint l'ami sûr et le conseiller exigeant (bien au-delà du poème qu'il lui confia au troisième numéro).

Dix ans après le coup de tonnerre de *Batouala*, Paris accueillit au Bois de Vincennes, l'Exposition Coloniale Internationale. Pour le grand public, y compris les originaires des colonies, cet extraordinaire epitomé de cultures menacées par la politique assimilationniste de certaines Métropoles, fut un voyage autour du monde, parsemé de reconstitutions somptueuses de monuments qu'ils ne verraient probablement jamais et que Paris, avec son sens de la fête, animait de manifestations culturelles continues. Les coloniaux découvraient avec émerveillement leurs cultures mutuelles. Des solidarités profondes se faisaient jour, et l'on rêva alors d'une sorte de Commonwealth nourri de l'humanisme français, des Droits de l'Homme et du Citoyen et de fraternité chrétienne.

Jamais plus le monde n'allait s'offrir pareille juxtaposition d'architectures et de musiques, de costumes et de danses de toutes les faces de la terre. Après le deuxième conflit mondial, où l'Europe avait renié sa sagesse, la décolonisation s'imposa, les vices graves inhérents à cette entreprise colonisatrice parvenant à compromettre les aspects positifs. Trente ans après, les peuples ainsi libérés sont encore à la recherche d'une solidarité dans la justice et la dignité. C'est sur ce fond de kermesse multiraciale de l'Exposition du Bois de Vincennes que naquit, à Clamart, la *Revue du Monde Noir*.

Le « salon » de Clamart

Toute référence aux célèbres ruelles du Grand Siècle aurait semblé aussi prétentieuse que ridicule à ces Antillaises confusément conscientes de descendre de lointains ancêtres

africains asservis sur les plantations du Nouveau Monde. Ce qui n'empêchait nullement l'exercice raffiné d'une hospitalité élégante autant qu'intelligente, toujours imprégnée de la légendaire « gentillesse » créole et d'une joyeuse vitalité tropicale. Le nombre des sœurs Nardal étudiant ou travaillant à Paris leur avait fait choisir un immeuble de la proche banlieue, plus économique. C'est donc à Clamart, près de la gare, que la famille s'installa au 7 de la rue Hébert. Très vite la vie de famille reprit son cours sous la tutelle vigilante de la journaliste Paulette, aidée par d'efficaces femmes de ménage du quartier. Le dimanche retenait en banlieue ces Antillaises dont l'accueil justifiait le déplacement de Paris. On évoquait là l'actualité parisienne ou mondiale, en évitant d'éventuels choix politiques personnels ; on réfléchissait sur les problèmes coloniaux et interraciaux, sur la place croissante prise par les hommes et les femmes de couleur dans la vie française, on s'alarmait de toute manifestation de racisme pour aller la combattre ailleurs, avec des moyens appropriés.

Une dominante féminine réglait le ton et les rites de ces après-midis conviviaux à l'opposé d'un cercle corporatif ou d'un club masculin. Le mobilier des deux pièces communicantes, salon et salle à manger, ne reproduisait en rien le décor d'un salon de la bourgeoisie traditionnelle de France ou des Antilles. Quelques fauteuils anglais, aérés, confortables et légers fournissaient les commodités de la conversation ; celle-ci, assez naturellement, se déroulait aussi en anglais. Ni vin, ni bière, ni cidre de France, ni whisky, ni café exotique, ni même ti-punch créole ne rafraîchissaient les gosiers. Seul le thé à l'anglaise coupait ces rencontres qui ne dépassaient pas l'heure du dîner et que réglait l'horaire des trains de Paris.

Alternant avec le piano, lectures ou récitations des poèmes antillais de Daniel Thaly, E. Flavia Léopold ou ceux de Gilbert Gratiant, écrits en créole, apportaient un intermède littéraire. Il arrivait aussi qu'il se formât une chorale improvisée pour déchiffrer « spirituals » ou « blues » noirs américains.

Une bibliothèque naissante faisait voisiner les nouveautés des librairies parisiennes avec les œuvres de René Maran, prix Goncourt 1921 et ami de toujours ou du *New Negro* d'Alain Locke, tous deux futurs collaborateurs de la revue. Un dernier trait souligne le caractère familial de ces dimanches de Clamart : la coexistence des générations. Entre l'aînée, Paulette, née en 1896 et la benjamine, Andrée, née en 1910, il y a près d'une génération, et en tout cas toute la distance qu'il peut y avoir entre l'adulte chargée de responsabilités et la jeune étudiante toute en devenir.

Rares seront les lecteurs qui auraient pu connaître, dans leur jeunesse, ces Martiniquaises dont la personnalité mêlait hérité africaine, éducation familiale, culture créole, formation universitaire et chic parisien. Dans Paris, on se retournait sur leur passage conscient d'avoir croisé des êtres exceptionnels, restés si longtemps, trop longtemps, loin du rendez-vous de toutes les élites de la capitale de la France.

Grâce à ces animatrices, le fameux « salon » de Clamart reprenait sur un mode contemporain, exotique, international et interracial, cette fonction récréative et humanisante des salons français de l'Ancien Régime qui développèrent en Europe, non plus la rhétorique universitaire, mais l'art de la conversation au sens dialectique et convivial du terme. Des réunions typiquement mondaines, on évitait le snobisme, la pédanterie, l'intrigue, sans pour autant exclure le désir et le plaisir de plaire. D'ailleurs, l'absence de fortune personnelle de cette famille de fonctionnaires coloniaux et une modération toute féminine conféraient à ces

rencontres une sobriété qui n'entamait point la bonne humeur. La revendication de racines africaines, considérée au « petit pays » comme incongrue autant qu'artificielle, peut surprendre chez ces *bourgeoises foyalaises*⁶ transplantées en banlieue parisienne ; elle relève pourtant d'une démarche à la fois logique et aventureuse pour ces Antillaises qu'une certaine hérédité africaine, liée à leur type physique, unie à une authentique culture française, orientait vers le continent Noir comme vers l'Europe.

Louis Thomas ACHILLE
Agrégé de l'Université
Professeur Honoraire de Première Supérieure

1. Extraits d'entretiens enregistrés au Morne-Rouge (Martinique) en août 1973.
2. Philippe Dewitte, *Les Mouvements Nègres en France, 1919-1939*, l'Harmattan, 1985.
3. Michel Fabre, *La Rive Noire, de Harlem à la Seine*, Lieu commun, 1985.
4. Jacques Chevrier, *Littérature nègre*, Armand Colin, 1984.
5. Alain Locke, *The New Negro*, with a new Preface by Robert Hayden, Atheneum, New York, 1968.
6. de Fort-Royal, nom de Fort-de-France sous l'Ancien Régime.